

N'importe qui peut-il devenir tortionnaire ?

SOMMAIRE

Un étrange projet 2

Le recrutement des cobayes.....	2
La mise en place de l'expérience.....	3
La réussite de ces conditionnements complémentaires	4

La philosophie dans le mitard 6

La référence à Stanley Milgram suppose beaucoup d'ignorance	
Expérience scientifique ou aventure hédoniste subventionnée ?.....	6
Parlons d'abord de la situation.....	7
Mes hypothèses sur Stanford, Abu Ghraib et Auschwitz.....	7
Les pseudo-résilieences	8
Des personnes ordinaires ? Un concept vide	9
Pour en finir avec le bavardage sur les hommes ordinaires et la banalité du mal	10

L'expérience perverse du Professeur Zimbardo

Un étrange projet

L'expérience de Stanford (*effet Lucifer*) en 1971, fut conçue et conduite par Philip Zimbardo, professeur de psychologie à la prestigieuse Université Stanford¹. L'étude, commandée et financée par la marine américaine², visait officiellement à étudier les effets de la situation carcérale. Le projet, dans son principe même était déjà surprenant. Pourquoi organiser, à grands frais³, un simulacre de prison dans une Université, alors que l'armée américaine dispose en abondance de prisons, de prisonniers et de gardiens ? Un certain nombre d'ouvrages et d'articles se réfèrent à cette étude et à ses conclusions, mais étrangement, Zimbardo n'en sort un livre que 36 ans après ! On ne voit aucun empressement à le traduire en français et on tait le plus souvent les arguments de ceux (comme le psychanalyste Erich Fromm) qui contestent le caractère scientifique de cette expérience.

Le recrutement des cobayes

Les participants⁴, recrutés par une annonce dans un journal, étaient payés 15 \$ par jour (ce qui représentait 75 \$ en 2007⁵) pour participer à une "*simulation de prison*" d'une durée de deux semaines. Définis comme majoritairement de jeunes blancs appartenant à la classe moyenne, ils étaient tous engagés dans des études universitaires. 74 seulement s'étaient intéressés à l'annonce, ce qui est plutôt rassurant quant à la santé mentale de la jeunesse estudiantine de cette région. Quel étudiant prend le temps de lire les petites annonces ? Qui peut, à 20 ans, désirer vivre en prison deux semaines sans même savoir si ce sera comme prisonnier ou comme gardien, sans même connaître le règlement de cette prison ? Des jeunes qui ont de la difficulté à survivre économiquement et/ou qui ont de fortes tendances sado-masochistes éventuellement refoulées. C'est en tout cas mon hypothèse. On peut supposer que si les lecteurs de l'annonce avaient été informés des dispositions concrètes du projet, ils auraient été encore moins nombreux à se présenter.

¹ Située au cœur de la Silicon Valley, elle compte aujourd'hui parmi ses enseignants, Michel Serres et René Girard

² l'US Navy et l'US Marine Corps

³ Du matériel, des salaires pour une centaine de personnes, mais surtout la construction d'une petite prison. Le plus délicat à évaluer concerne les indemnités des prisonniers traumatisés...

⁴ Je prends toutes ces informations – faute de mieux – dans Wikipedia et quelques autres sites...

⁵ Seuil de pauvreté en 2009 : 30 \$ par jour

La mise en place de l'expérience

Un maître de cérémonie

Le professeur Zimbardo avait fait installer une prison, sans horloge, dans les sous-sols du bâtiment de psychologie de l'Université Stanford. Un de ses assistants jouait le rôle de directeur et Zimbardo s'était donné le titre de "Superviseur", une étiquette officielle, plutôt neutre. En fait, Zimbardo était le Maître. A son prestige d'universitaire, s'ajoutait le poids de ses puissants commanditaires, la Marine Nationale des Etats-Unis. Il était l'employeur, celui qui avait la haute main sur l'agencement des locaux, la nourriture, les accessoires et le salaire des cobayes...

Le même pour tous : 15 \$ pour les 8h du gardien sadique qui faisait volontiers des heures supplémentaires gratuites ; 15 \$ pour les 24 h du détenu maltraité de nuit comme de jour.

Il était celui qui décidait jusqu'où aller trop loin. C'était aussi Monsieur le Professeur ayant autorité sur l'assistant-directeur et son avenir universitaire ; c'était le metteur en scène, le maître costumier, le maître à penser, le guide, celui qui montre la voie, fournit les moyens et les précautions juridiques, celui qui décide du maintien en cellule ou de la remise en liberté du cobaye trop abîmé pour subir plus longtemps ce traitement très spécial. En somme une sorte de Tout-Puissant local...

Une grande cohérence dans le projet

Tout fut organisé pour installer chez les prisonniers un sentiment d'intense infériorité, ainsi que la désorientation, la dépersonnalisation et la déshumanisation. Tout fut organisé pour installer chez les gardiens un sentiment intense de toute puissance, ainsi que le mépris pour ces sous-hommes qu'ils pourraient sadiser selon leur fantaisie pendant deux semaines. Ils ne devaient évidemment pas les tuer, ni les mutiler physiquement. Il faudrait rendre ces hommes jouets en bon état apparent à la fin du jeu. C'est pourquoi tout rapprochement avec Guantanamo, Abu Ghraib ou Dachau serait non seulement anachronique mais aussi très injuste...

Le conditionnement des prisonniers

Les participants désignés comme prisonniers furent arrêtés chez eux, pour vol à main armée, par la police de Palo Alto qui coopérait à cette partie de l'expérience, et ils durent passer par une procédure de "fichage" complète, incluant la prise des empreintes digitales, les photographies et la lecture de leurs droits. On les transporta ensuite, les yeux bandés, dans la prison et après une fouille complète, on leur confisqua leur montre, leurs vêtements, leurs sous-vêtements, leurs chaussures et leur identité. A la place, ils durent se contenter d'une sorte de robe sur laquelle était inscrit un matricule à 3 ou 4 chiffres qu'ils auraient à connaître par cœur, porter un bas nylon sur le haut de la tête pour simuler un crâne rasé, se chauffer de tongs en caoutchouc conçues, selon le professeur Zimbardo, pour les forcer à adopter des postures inhabituelles et à éprouver une sensation d'inconfort augmentant leur désorientation. Une chaîne aux chevilles leur rappelait en permanence leur servitude. Les robes, les bas nylon, les tongs n'étaient pas seulement destinés à humilier et maltraiter les

victimes désignées officiellement par le hasard. Ces accessoires avaient aussi pour fonction d'installer le mépris dans le regard de leurs tourmenteurs.

Le conditionnement des gardiens

La veille de l'expérience, dans la réunion de formation, les gardiens furent avertis que le bon fonctionnement de la prison était de leur responsabilité, et qu'ils pourraient la gérer de la manière qui leur conviendrait. Puis une importante déclaration du professeur Zimbardo leur indiqua ce qu'ils devaient faire pour ne pas décevoir leur employeur, l'Université (et la Marine des Etats-Unis ?).

*"Vous pouvez créer chez les prisonniers un sentiment d'ennui, de peur jusqu'à un certain degré, vous pouvez créer un climat d'arbitraire par le fait que leur vie soit totalement contrôlée par **nous**, par le système, vous, **moi**, et ils n'auront aucune intimité... **Nous** allons faire disparaître leur individualité de différentes façons. En général, tout ceci mène à un sentiment d'impuissance. Dans cette situation, **nous** aurons tout le pouvoir et ils n'en auront aucun."*

Ce discours établissait clairement la création de deux camps : Le camp des esclaves (Eux) : un petit groupe d'étudiants prisonniers sans défense ; et le camp des maîtres (Nous) dirigé par Zimbardo, comprenant les 50 personnes de son équipe de recherche, dont plusieurs anciens détenus engagés comme consultants et les étudiants-gardiens chargés de mettre en musique l'impitoyable scénario (avec la participation de la police locale pour l'exécution du 1er acte)

Aucune violence physique n'était autorisée aux gardiens mais on leur fournit une matraque en bois et ils n'hésiteront pas à utiliser les extincteurs quand leur brutalité aura provoqué la révolte. Ils porteront un uniforme kaki de type militaire, des lunettes de soleil réfléchissantes (comme celles des policiers américains et de certains gardiens de prison) pour éviter tout contact entre les yeux d'un prisonnier et ceux d'un gardien. Contrairement aux prisonniers, les gardiens sont censés travailler en rotation et rentrer chez eux lorsqu'ils ne sont pas de service, bien que par la suite, nombre d'entre eux aient été volontaires pour du travail supplémentaire sans augmentation de salaire. Le plaisir de brimer, d'humilier, de vivre un pouvoir sans limite valait pour ces individus, bien mieux que quelques dollars de plus.

La réussite de ces conditionnements complémentaires

Quelques éléments piochés sur Wikipedia montreront que ces étudiants-gardiens avaient bien compris ce que le Maître attendait d'eux :

"Les "comptages de prisonniers" [...] devinrent des épreuves où durant plusieurs heures les gardes tourmentaient les prisonniers et leurs imposaient des punitions physiques, notamment de longues périodes d'exercice physique forcé. [...] La privation de nourriture était également utilisée comme punition. [...] Le droit d'utiliser la salle de bain et les WC, le droit de vider le seau de la cellule devinrent des faveurs souvent refusées. Certains furent forcés de nettoyer les toilettes à mains nues. Les matelas furent retirés de la "mauvaise"

*cellule et les prisonniers obligés d'y dormir nus, à même le sol.
Certains eurent même à subir "des actes d'humiliation sexuelle"*

Le consentement silencieux de Zimbardo⁶ permit à certains gardiens une escalade dans le sadisme.

Armer les tortionnaires, fournir des victimes puis filmer le spectacle, c'était effectivement très encourageant. Pourquoi se gêner puisque le patron est d'accord !

"Les prisonniers ont subi - et accepté - un traitement humiliant et parfois sadique de la part des gardiens, et à la fin beaucoup d'entre eux souffraient d'un sévère dérangement émotionnel. [...] Après un premier jour plutôt calme, une émeute survint le deuxième jour".

Si pour le rédacteur de Wikipedia, l'émeute prouve l'acceptation, que fallait-il faire pour exprimer un refus ? Pour les étudiants détenus, soulignons que ce qui était, au départ, une participation volontaire à un simulacre, devint dès l'arrestation par une vraie police complice, une séquestration⁷...

Les prisonniers ont commencé à présenter des symptômes de dérangements émotionnels aigus, et l'un d'eux développa un eczéma psychosomatique sur tout le corps quand il apprit que sa demande de liberté conditionnelle était rejetée (le professeur Zimbardo la lui avait refusée, sous le prétexte que sa maladie était feinte). Pleurs incontrôlables et pensées désordonnées étaient devenus communs chez les prisonniers. Deux d'entre eux souffraient de troubles si importants qu'ils durent être écartés de l'expérience.. L'un des remplaçants, le prisonnier 416, fut horrifié par ce qu'il découvrit et comme il commençait une grève de la faim pour protester, les hommes de Zimbardo l'isolèrent et l'enfermèrent pendant trois heures dans un placard...

"Pour étayer sa théorie selon laquelle les participants avaient intériorisé leur rôle, le professeur Zimbardo avança le fait que lorsqu'on leur proposa une liberté conditionnelle en échange de la confiscation de la totalité de leur paye, la plupart des détenus acceptèrent. Puis, lorsque leur liberté conditionnelle fut néanmoins refusée, aucun ne quitta l'expérience. Le professeur Zimbardo avance qu'il n'y avait aucune raison pour eux de continuer à participer à l'expérience s'ils étaient prêts à renoncer à leur salaire pour la quitter."

Ce dernier fragment du compte-rendu de Wikipedia me laissent perplexes : Je soupçonne des erreurs de traduction, car j'ai beaucoup de mal à comprendre comment les manipulations perverses du Professeur Zimbardo étayaient sa théorie... Il déclare significatif qu'aucun détenu n'ait quitté l'expérience. Il est bien connu, en effet, que les détenus sérieux quittent la prison lorsqu'ils apprennent que leur liberté conditionnelle leur a été refusée ! Je me souviens d'un dessin de Daumier dans lequel le juge encourage paternellement l'accusé bâillonné : *"Exprimez-vous ! Vous êtes libre !"*

Pour mettre fin à la séquestration et aux sévices, il fallut l'indignation de la compagne du Maître venue le 6^{ème} jour pour des entretiens. Indignation ou peut-être conscience de l'énorme scandale assuré en cas de suicide... Deux semaines étaient prévues, mais "l'expérience" fut donc stoppée le 6ème jour (le 20 août 1971). *"De nombreux*

⁶ Les 50 personnes de son équipe et l'aumônier catholique invité n'étaient pas plus choqués que le Maître...

⁷ En France, le Code pénal prévoit 20 ans de réclusion pour une séquestration supérieure à 7 jours.

prisonniers furent traumatisés émotionnellement." Ce fut certainement une grande frustration pour les organisateurs, de devoir ainsi renoncer aux huit derniers jours qui auraient permis de poursuivre l'escalade, frustration de devoir renoncer aussi à recruter d'autres fournées de participants, afin d'aller beaucoup plus loin...

Mais l'affaire assura au Professeur Zimbardo, une durable célébrité, encore accrue par les produits dérivés qui s'en inspirèrent, notamment *Das Experiment (L'Expérience, 2001)*, un film allemand très dur qui obtint plusieurs récompenses internationales...

La philosophie dans le mitard

La référence à Stanley Milgram suppose beaucoup d'ignorance

Hormis le voisinage temporel et géographique (les USA, les années 1960-70), tout sépare la démarche scientifique et humaniste de Stanley Milgram⁸, de cette opération commanditée par la marine américaine et abandonnée au bout de quelques jours.

Stanley Milgram réalise une expérience puissante⁹ sur 3 ans (1960-63) comportant une vingtaine de variantes, avec 40 sujets pour chaque variante. Le déroulement de chaque variante est formalisé de façon à quantifier de façon rigoureuse les résultats. Elle a pu ainsi être reproduite par d'autres équipes dans plusieurs pays du monde, et les conclusions décisives de Milgram ont été confirmées par les autres chercheurs. Personne n'y est maltraité, ni humilié, ni séquestré, ni contraint à la nudité. Chaque sujet n'est engagé que pour une heure et peut même arrêter sa participation à l'expérience avant la fin de l'heure.

Expérience scientifique ou aventure hédoniste subventionnée ?

"J'ai perdu toute distance critique. Quand un des prisonniers a craqué, qu'il a éclaté en sanglots et nous a piqué une crise de rage, ma première réaction a été de penser qu'il essayait de nous tromper. Il a fallu deux jours avant que je réalise qu'il était vraiment mal en point et qu'il devait se retirer¹⁰."

C'est ce que veut bien reconnaître après coup le "chercheur". L'intensité de ce qui se passait dans ce sinistre sous-sol pouvait en effet conduire l'observateur à perdre toute distance critique. En perdant toute distance critique, un Stéphane Hessel ou un Victor Hugo aurait manifesté de l'indignation face au sadisme des matons ; ils auraient manifesté de la compassion et de la solidarité à l'égard des étudiants ainsi maltraités. D'ailleurs, le Professeur Zimbardo n'a pas "*perdu toute distance critique*", il est, d'entrée de jeu, inspirateur et maître des matons, au point de rétribuer d'anciens détenus pour enrichir leur perverse panoplie, au point de ne pas supporter qu'une des victimes lui échappe par sa décompensation.

⁸ Cependant, si nous évoquons le fond et non la méthode, il n'est pas absurde d'envisager une parenté entre la soumission extrême d'une partie des sujets chez Milgram, et le zèle ou l'absence de révolte chez les sujets choisis par Zimbardo pour être les tortionnaires.

⁹ Pour une première approche, voir sur ce site : [L'expérience décisive de Stanley Milgram et Tableau des variantes](#)

¹⁰ Comme si le prisonnier avait la liberté de *se retirer* !

Il espérait bien s'offrir deux semaines de ce spectacle carcéral. Mais son projet s'avère tellement monstrueux qu'il ne finit même pas la première semaine. S'il croyait vraiment à l'intérêt scientifique du dispositif, il aurait été cohérent qu'il le reprenne avec d'autres groupes en modifiant certains éléments pour mettre en lumière ce qui dans l'enfermement de quelques hommes, empêche le dérapage dans l'inhumain. Par exemple, il aurait pu supprimer son discours d'ouverture, les matraques et les lunettes réfléchissantes, les chaînes et la nudité, congédier les conseillers anciens détenus, etc.

*

De cette aventure qui bafouait les droits de l'homme, le Professeur Zimbardo prétendit tirer une conclusion générale :

C'est la situation qui provoquerait le comportement des individus plus que quoi que ce soit d'inhérent à leur personnalité individuelle.

Parlons d'abord de la situation

On sait que plus la définition d'un ensemble est riche, précise, plus son extension est réduite. Il y a plus de choses à dire sur le concept *cigogne* que sur le concept *animal*, mais le nombre de cigognes est très réduit comparé au nombre d'objets qui correspondent au concept animal. On sait aussi qu'il serait absurde d'attribuer à l'ensemble des animaux, le long cou de la cigogne. Si nous définissons dans tous ses aspects les plus concrets, la situation carcérale organisée par Zimbardo, cette définition ne concerne guère que Stanford. Il s'agit d'une prison de cauchemar, organisée comme *effort pour rendre l'autre fou*¹¹. Il est très surprenant que Zimbardo et ses admirateurs prétendent généraliser les observations faites à Stanford, à toute situation carcérale, et même à toute situation dans laquelle un individu dispose d'un pouvoir absolu sur l'autre, Un tel niveau de naïveté dans l'induction amplifiante, peut, à la rigueur, faire sourire dans une brève de comptoir, mais mobilisé dans les sciences humaines, il devrait invalider durablement tout discours qui prétend s'y référer.

Entre l'incarcération d'un grand notable dans une cellule pour V.I.P. de la Santé et un séjour à Stanford ou pire encore à Guantanamo ou Buchenwald, il existe une infinité de vécus différents. Si dans une de nos prisons françaises¹², la moitié des détenus entrés en bonne santé, devenaient à demi-fous en moins d'une semaine, je suis certain que le directeur ne deviendrait pas un maître à penser, sinon dans un milieu très particulier...

La généralisation est encore plus effarante quand elle englobe toute situation dans laquelle un individu dispose d'un pouvoir absolu sur l'autre. Il suffit de penser à la relation du parent au bébé. Même s'il existe des parents sadiques, ils ne constituent fort heureusement, qu'une minorité.

Mes hypothèses sur Stanford, Abu Ghraib et Auschwitz

Qu'une situation nouvelle ait pour effet de modifier une personnalité, c'est une évidence. Cette modification sera plus ou moins importante selon les personnes, et elle dépend de nombreux facteurs, spécialement leur plasticité. Illimitée à la naissance, elle se réduit avec l'âge. Les situations vécues par le très jeune enfant sont donc décisives, chacun le sait, dans la constitution de sa personnalité. Si sa famille fait de lui un enfant sous terreur, s'il est, jour après jour,

¹¹ Cf Harold Searles, *L'effort pour rendre l'autre fou*

¹² Des prisons qu'on dénonce déjà à juste titre comme inhumaines et déshonorantes pour notre pays. On sait que la Cour européenne des droits de l'homme (CEDH) a rendu, à plusieurs reprises, des décisions condamnant la France pour ses pratiques pénitentiaires...

battu, hurlé, humilié, il va se construire, peut-être, à partir du seul modèle d'identification à sa disposition, ce parent terrifiant.

Dès les premières maltraitances, un tri s'opère en fonction de la présence ou de l'absence du "*témoin bienveillant*"¹³ (l'autre parent, un grand-père, une voisine, l'institutrice...). C'est à partir de ce tri que le sens de ce qui est juste ou injuste se trouve préservé ou perverti. Le *témoin bienveillant* s'il existe, offre à l'enfant un contre-modèle qui va lui restituer de la liberté. Remarquons que ce témoin est plus ou moins engagé. Deux cas de figure en simplifiant :

- 1- Il a exprimé à l'enfant sa réprobation devant les maltraitances dont il faisait l'objet (dénonciation globale, abstraite, une fois pour toutes ou concrète, quotidienne, précise...)
- 2- Il les a au contraire justifiées notamment par des formulations du type *Il faut le comprendre, tu l'as bien un peu cherché*, etc.

Un second tri va se faire sur la base des rencontres ultérieures et c'est le même mécanisme général d'identification qui va consolider les schèmes de comportement violents déjà installés ou au contraire favoriser l'émergence de modèles antagonistes. Si l'enfant maltraité trouve sur son chemin un groupe ou une personne *suffisamment bonne*¹⁴ (enseignant, éducateur, magistrat, copain, militant, prêtre, parent, voisin) qui devient pour lui support d'identification, bien des réparations sont possibles mais de nombreuses variables seront à prendre en compte, notamment pour s'en tenir aux plus visibles :

- l'âge de l'enfant au moment de la rencontre, le caractère plus ou moins lourd, plus ou moins continu et homogène de la persécution déjà subie
- la capacité de rayonnement de la personne (ou du groupe) rencontrée (qualités de fermeté, de chaleur, d'attention à l'autre, capacité à répondre de manière adéquate à la demande insistante de rejet formulée par l'enfant, etc.)
- la durée d'exposition collective dans le cas par exemple où le jeune fait partie d'un groupe en relation avec la personne considérée (combien d'heures par jour ou par semaine, pendant combien d'années)
- la durée d'exposition individualisée (c'est-à-dire en relation personnelle avec le jeune).

Les pseudo-résilieences

La scolarisation constitue un élargissement de l'expérience de cet enfant. Mais si l'enseignement est de type autoritaire, le modèle terroriste installé n'est pas profondément remis en question. Il est seulement recouvert par un *faux moi* tout à fait correct qui va faire de lui, un individu banalisé, un de ces *hommes ordinaires* dont parlent Zimbardo, Hannah Arendt, Christopher R. Browning et Michel Terestchenko, des gens qu'ils vont nous présenter comme bons époux, bons pères, bons citoyens. Qu'ils battent leurs femmes ou

¹³ Cf. Alice Miller, *C'est pour ton bien*

¹⁴ selon une expression de WINNICOT. Elle sera précisée un peu plus loin...

leurs enfants, ce n'est pas mentionné sur le livret militaire. D'ailleurs aucune plainte n'avait été déposée... Il y a bien eu ces histoires au collège, de petit rouquin devenu souffre-douleur, mais ça n'allait pas bien loin... Il faudra en effet des situations exceptionnelles, pour que ces *hommes ordinaires* puissent enfin libérer le formidable besoin de vengeance installé depuis la petite enfance.

La prison de Stanford et le discours du Maître ne créent pas des personnalités perverses. Ils ne sont que les catalyseurs des perversités latentes au fond de quelques étudiants. Ils sont les révélateurs de ce qui dormait au fond d'eux.

De ces étudiants dont on nous assure qu'ils étaient "*tous des garçons de bonne famille, issus de la classe moyenne, qui ont été sélectionnés pour leur absence de trouble psychologique.*" Des étudiants *ordinaires* qui avaient en commun le projet étrange de passer 2 semaines en prison en guise de vacances estivales...

Je n'ai jusqu'à présent parlé que d'enfants *maltraités*. Par définition, ils sont minoritaires, puisque l'expression n'évoque que les gestes qui font l'objet d'une réprobation majoritaire. La bastonnade est maltraitance dans la France de 2011 qui tolère encore gifles et fessées, mais elle n'est pas encore maltraitance au Cameroun. Les gens *ordinaires* sont majoritairement ceux qui ont subi la *violence éducative ordinaire*. Ils ont, eux aussi, des choses à faire payer, et ils seront probablement plus féroces quand le Maître leur ordonnera de mordre¹⁵. Mais c'est la minorité des enfants lourdement maltraités qui fournira le petit bois, les premières pierres, le premier pas qui coûte, le modèle de proximité...

Des personnes ordinaires ? Un concept vide

Philip Zimbardo souhaitait montrer que c'est la situation plutôt que la personnalité des gardiens qui explique leur inhumanité. La faiblesse de l'échantillon interdit toute généralisation.. Les expressions *personnes ordinaires*, *hommes ordinaires* ne veulent rien dire qui soit vraiment consistant. Elles permettent surtout de parler de gens qui n'ont rien de remarquable à première vue, le *tout venant*... Si l'on prend le temps de les connaître mieux, il n'y a plus de *personnes ordinaires*, mais des individus différents, ayant chacun une histoire personnelle et familiale particulière, insérés dans une société donnée, à une époque donnée, façonnés par une certaine éducation, etc. Si vraiment, comme on nous l'affirme, les sujets furent choisis à partir de tests de personnalité, je prends le risque d'affirmer que ces épreuves n'avaient aucune validité prédictive, puisque, dans le mois qui suivit, le tiers des gardiens se révélèrent durement sadiques, sans que les autres protestent. Pas de protestation non plus dans les 50 *personnes ordinaires* de l'équipe qui entourait le maître et suivait heure par heure la mise en place de la maltraitance.

L'expérience de Stanford n'illustre pas la conclusion de Zimbardo, puisque, de son propre aveu, durant ces six jours, face à cette situation nouvelle, 4 gardiens se comportèrent de manière sadique, 4

¹⁵ A Stanford, le Maître se contente de les encourager

de manière bienveillante et 4 de manière soumise. Et du côté des prisonniers, il y eut aussi des conduites différentes : révolte, soumission zélée, dépression, etc.

Mon hypothèse serait plutôt que le Maître définit comme *personnes ordinaires*, celles qui lui ressemblent ou sont suffisamment écrasées et dépendantes pour ne pas contrarier son projet. Et c'est sans doute sur ces critères qu'il a sélectionné ses cobayes, et les membres de son équipe de recherche.

Le choix de sa compagne fut une simple erreur de casting... A moins qu'il ne l'ait justement prise comme garde-fou, celle qui l'arrêterait avant l'irréparable...

Pour en finir avec le bavardage sur les hommes ordinaires et la banalité du mal

Philip Zimbardo veut démontrer que c'est la situation plutôt que la personnalité des gardiens qui explique leur inhumanité. Cette position théorique doit servir dans les procès à venir contre des militaires, des policiers ou des gardiens tortionnaires d'Abu Ghraib ou Guantanamo. En s'engageant directement comme expert dans la défense de l'un d'eux, en invoquant les conclusions douteuses de son expérience de 1971, il montre clairement pour qui il prend parti. Ceux qui ordonnent de torturer et ceux qui jouissent de le faire ne seraient pas vraiment coupables. C'est la situation carcérale qu'il faut mettre en cause. Avec le même argument, s'appuyant explicitement sur l'aventure de Stanford et les mots mêmes de Zimbardo, 23 ans plus tard, l'historien Christopher R. Browning, après un récit détaillé des massacres commis par le 101^{ème} bataillon e réserve de la police allemande, s'efforce de démontrer que ces *mass killers* n'étaient que des hommes *ordinaires*, de bons pères de famille comme vous et moi. N'importe qui, placé dans la même situation... (Christopher R. BROWNING, *Des hommes ordinaires. Le 101e bataillonde réserve de la police allemande et lasolution finale en Pologne*, traduit del'anglais par Elie Barnavi, préface de Pierre Vidal-Naquet, Paris, Les Belles Lettres, Collection Histoire, 1994,284 p.) Et Browning, à son tour, servira de matériau pour d'autres (voir par exemple Michel Terestchenko, *Un si fragile vernis d'humanité. Banalité du mal, banalité du bien*, édition Mauss -**La Découverte**, Paris, 2005). "*Banalité du mal*"... On aura reconnu la référence à la thèse défendue en 2002 par Hannah Arendt, l'amie du philosophe nazi, Heidegger. Elle considère Eichmann comme un homme "*insignifiant*", "*pas spécialement antisémite*", "*son zèle n'était nullement criminel*". "*Rien n'était plus éloigné de son esprit qu'une décision, comme chez Richard II, de faire le mal par principe*" [...] "*Il ne s'est jamais rendu compte de ce qu'il faisait*"